



**HAL**  
open science

# La mémoire de la ville : Aquilée et son passé à la fin de l'Antiquité

Claire Sotinel

► **To cite this version:**

Claire Sotinel. La mémoire de la ville : Aquilée et son passé à la fin de l'Antiquité. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 2000, La mémoire de l'Antiquité dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, VIII, pp.27-38. hal-02911583

**HAL Id: hal-02911583**

**<https://hal.science/hal-02911583>**

Submitted on 4 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La mémoire de la ville : Aquilée et son passé à la fin de l'Antiquité

par Claire SOTINEL

L'Antiquité tardive est une période privilégiée pour s'interroger sur les équilibres entre « la mémoire et l'oubli », pour reprendre le titre de l'ouvrage récent de Patrick Geary, et Aquilée est un lieu propice à une réflexion sur cette question. Le transfert massif et, semble-t-il, officiel de la population en 568, rapporté par les sources anciennes, est une rupture comme on en rencontre peu en Italie du Nord, rupture encore accentuée par le souvenir qui en a été conservé. Selon le récit le plus ancien, celui de Paul Diacre, les habitants d'Aquilée quittent leur cité par crainte des Lombards, guidés par leur évêque Paulus, et se réfugient dans la lagune, dans le *castrum* de Grado. Là, quelques années plus tard, l'archevêque Helias édifie une grande église épiscopale, sanctionnant ainsi le transfert du siège. En 608, à la suite d'un schisme interne à l'Église d'Aquilée, une partie du clergé regagne la terre ferme et se réfugie à Cividale, sous la protection des Lombards tandis que l'autre demeure à Grado, sous protection des Byzantins. C'est au cours de ce demi siècle que se forge la tradition selon laquelle l'Église d'Aquilée a été fondée par saint Marc, et c'est à Grado, bien plus tard, que les Vénitiens « emprunteront » à la fois la chaire de saint Marc, leur titre patriarcal et des origines antiques et prestigieuses. Lorsque, au X<sup>e</sup> siècle, l'historiographie vénitienne s'empare de l'histoire d'Aquilée pour définir ses propres origines, elle date désormais l'exil vers la lagune de l'invasion des Huns, au V<sup>e</sup> siècle et non plus au VI<sup>e</sup>. La fin d'Aquilée est alors devenue la préhistoire de Venise et le travail

systematique d'une mémoire à la fois sélective et déformante est alors réalisé, se traduisant par une solution de continuité systématique, anéantissant ainsi plus d'un siècle de l'histoire de la cité. Encore aujourd'hui, beaucoup sont persuadés qu'Aquilée a été abandonnée en 452, alors que l'archéologie et les sources littéraires concordent et démontrent le contraire.

Pour envisager la question de la continuité d'une mémoire civique à Aquilée, je propose ici de présenter deux approches complémentaires pour alimenter la réflexion. Dans un premier temps, l'analyse du dossier épigraphique du forum d'Aquilée permet de fonder l'hypothèse d'une hypermnésie des autorités d'Aquilée au IV<sup>e</sup> siècle. Dans un deuxième temps, l'étude des sources littéraires fonde l'hypothèse selon laquelle un événement important, le siège de la ville par Maximin en 238, mais plus encore le récit que nous a laissé Hérodien, a non seulement établi la réputation de la cité, mais a aussi créé une image idéale à laquelle la ville a cherché à se conformer. La conclusion pose la question de la capacité du clergé à assumer cette mémoire civique, une façon de réfléchir à la discontinuité historiographique entre Aquilée romaine et Aquilée chrétienne.

## Le culte de la patrie et le forum d'Aquilée

Le forum d'Aquilée, mis partiellement à jour dès 1725, n'a été sûrement identifié qu'après 1934, lors des fouilles conduites par G. Brusin. Traversé sur toute sa longueur par une route bordée jusqu'à

la fin des années soixante-dix par de nombreuses maisons, la zone du forum a offert aux archéologues des conditions de travail difficiles, d'autant que, comme partout ailleurs à Aquilée, la nappe phréatique affleure à faible profondeur, ici à la hauteur de la *platea* antique. Ces conditions particulières expliquent la lenteur des progrès accomplis dans la connaissance du forum. En 1972, une campagne liée à la restauration de la route a mis en lumière l'arrivée de l'aqueduc ; dans les années 1980, la destruction après expulsion des demeures d'habitation a permis de poursuivre la fouille de cet aqueduc. En 1988-1989, des sondages ont été effectués en divers points du forum. Un bilan des découvertes archéologiques a été publié à cette date par L. Bertacchi, responsable de ces fouilles<sup>1</sup>. Au début des années 1990, M. Verzar-Bass a entrepris une fouille systématique de la partie sud-ouest du forum<sup>2</sup> et, depuis 1994, F. Masella Scotti dirige la fouille de la partie nord-ouest. De nombreux éléments restent encore inconnus, mais cet ensemble de campagnes commence à donner une image assez précise de l'organisation du forum et de sa décoration jusqu'à la fin de son occupation.

Le forum d'Aquilée est utilisé assurément jusqu'au début du V<sup>e</sup> siècle, comme l'attestent les trouvailles numismatique<sup>3</sup> qui datent la destruction de la basilique édifiée au sud de la place. Cette basilique n'est jamais reconstruite et ses matériaux sont réemployés dans divers ouvrages de fortification de la cité. C'est donc au cours du V<sup>e</sup> siècle que la place publique change de fonction. Les seules

traces d'occupation plus tardives sont des décharges. L'édification d'une muraille qui traverse la ville d'est en ouest au sud du forum, pour laquelle le seul élément de datation est un *foliis* de Valentinien II en fort mauvais état, pourrait dater l'abandon du forum, rejeté alors *extra muros*<sup>4</sup>.

La décoration du forum a fait l'objet d'une étude récente de F. Masella Scotti et de C. Zaccaria<sup>5</sup>. Comme dans bien d'autres cités d'Italie, on remarque à la fois que le forum conserve au IV<sup>e</sup> siècle son allure traditionnelle, telle qu'elle a été fixée à l'époque sévérienne et qu'il fait l'objet de travaux importants qui, sans en altérer l'allure générale, précisent en quelque sorte la signification de cette décoration. En m'appuyant sur ces travaux, je veux ici en souligner quelques aspects.

#### *La conservation de l'inscription fondatrice de la colonie*

La découverte la plus spectaculaire, réalisée en 1995, est celle de la base honorifique en l'honneur de Titus Annius, un des membres de la commission chargée par le sénat de Rome, en 169 av. J. C., de l'augmentation de la colonie d'Aquilée, récemment promue au rang de cité. Cette inscription ne rappelle que les qualités du personnage en relation directe avec Aquilée : sa charge de *triumvir*, à l'exception de toute autre, la dédicace d'un édifice sacré (peut-être la curie), la

<sup>1</sup> L. BERTACCHI, « Il Foro romano di Aquileia. Gli studi, gli interventi e le principali scoperte fino al marzo 1989 », *AN* 60 (1989), p. 33-111.

<sup>2</sup> M. VERZAR-BASS, *Scavi ad Aquileia, 1 : L'area ad est del Foro I. Rapporto degli scavi 1988*, Rome, 1991.

<sup>3</sup> I. GIACCA, « Monete rinvenute nello scavo degli ambienti tardo-antichi e della basilica forense a sud-ouest del foro romano », *AN* 51 (1980), p. 153-168.

<sup>4</sup> « Aquileia: lo scavo romano a s.o. del foro romano: gli ambienti tardo-antichi e la basilica forense. Relazione delle campagne di scavo 1977-1979 », *AN* 51 (1980), p. 50-53. La monnaie est publiée par I. GIACCA, « Monete rinvenute nello scavo degli ambienti tardo-antichi e della basilica forense a sud-ouest del foro romano, catalogo », *AN* 51, p. 167. C'est dire la fragilité de la datation de cette muraille.

<sup>5</sup> F. MASELLA SCOTTI, C. ZACCARIA, « Novità epigrafiche dal Foro di Aquileia. A proposito della base di T. Annius T. F. Tri uir. », *Epigrafia romana in area adriatica : IX<sup>e</sup> Rencontre franco-italienne sur l'épigraphie du monde romain. Macerata, 10-11 novembre 1995*, Macerata, 1998, p. 113-159.

rédaction des statuts citadins et la constitution de l'*ordo decurionis*. Cette inscription sûrement datée du II<sup>e</sup> siècle avant J. C. intéresse ici l'antiquité tardive parce qu'elle a été conservée en place, en excellent état, jusqu'à l'abandon du forum. À ce moment, alors que nous ignorons ce qu'est devenue la statue, la base a été renversée, face contre terre, à proximité de sa situation originelle, là où elle a été retrouvée il y a trois ans par les fouilleurs. Le lieu en question pourrait être, comme à Luni, le portique du temple du forum ou de la curie<sup>6</sup>.

« *À ses grands hommes, la patrie reconnaissante* »

La décoration du forum correspond pour l'essentiel à ses aménagements sévériens. À l'est, un portique sur lequel ouvrent des boutiques. C'est la direction du port fluvial monumental, sans doute une des entrées les plus significatives sur la place. Le portique est surmonté de balustres intercalées de plinthes sur lesquelles sont sculptées en alternance des têtes de Méduse et de Jupiter Ammon avec, dans l'intervalle, des guirlandes soutenues par des aigles et des éros. Cette corniche supérieure est retailée ultérieurement pour laisser place aux inscriptions trouvées dans des fouilles anciennes. Ces inscriptions, de simples noms au génitif, identifient vraisemblablement des statues érigées sur le portique. Celles qui sont conservées identifient L. Manlius Acidinus, un des triumvirs fondateurs de 181, deux *quatuorviri*, l'un de la fin du II<sup>e</sup> siècle, l'autre non identifié, et deux empereurs, Claude et, peut-être, Maximien. C. Zaccaria émet l'hypothèse d'une galerie de personnages évoquant l'histoire de la cité : la fondation, peut-être la transformation de la colonie latine en municipe, la concession du

statut de colonie sous Claude, celle du titre honorifique de *colonia Septimia Seuera Albina* et le réarrangement du forum (deuxième *quattuorvir* ?). Ces inscriptions et, très vraisemblablement, ces statues, caractérisent le forum comme lieu de la mémoire civique. Elles sont réalisées entre la fin du III<sup>e</sup> et le début du IV<sup>e</sup> siècle, au plus tôt pendant la première période tétrarchique, soit à quelques années de la construction de la grande église épiscopale de l'évêque Théodore.

*Le beau-père de Virgile*

Une autre inscription découverte il y a une douzaine d'années peut alimenter le dossier. Il s'agit d'une dédicace à « Publius Valerius Maro, père de Virgile », gravée sur une base honorifique trouvée en 1986 dans la partie orientale du forum<sup>7</sup>. La base, d'excellente facture, qu'on peut dater du I<sup>er</sup> siècle, a été réemployée ultérieurement, comme en témoigne le martelage systématique de la surface écrite. L'inscription elle-même ne date pas de la fin du II<sup>e</sup> siècle, comme le suggérait L. Bertacchi, mais au moins de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, comme l'affirme, sur la base d'indices paléographiques très nets, G. Paci, dont je reprends les conclusions<sup>8</sup>. Dans deux études pénétrantes, Paci a mis en évidence l'intérêt particulier de ce témoignage singulier et les difficultés de son interprétation. L'identité du personnage honoré, celle du dédicant anonyme, la fonction de l'inscription, sa date effective, tous ces éléments soulèvent d'importantes difficultés.

Si l'identité du poète ne fait pas de doute, celle du "père" de Virgile ne peut être précisée de

<sup>6</sup> F. MASELLA SCOTTI, C. ZACCARIA, *ibid.*, p. 135 ; F. COARELLI, « Fondazione di Luni. Problemi storici e archeologici », *Centro studi Lunensi. Quaderni* 10-12 (1985-1987), p. 30-32.

<sup>7</sup> L. BERTACCHI, « Virgilio », *AN* 57 (1986), p. 401-412. Le texte de l'inscription : *Publio/Valerio/Maroni/patri Vergili*.

<sup>8</sup> G. PACI, « Virgilio ad Aquileia », *Quaderni Catanesi di cultura classica e medievale* 1 (1989), p. 176-186.



façon satisfaisante. Comme l'avait remarqué L. Bertacchi, le père naturel du poète, appartenant à la *gens Vergilia*, ne peut s'appeler Publius Valerius Maro ; on peut en revanche rapprocher ce nom de celui de Valerius Proculus, demi-frère du poète et cohéritier de son patrimoine avec Auguste et Mécène, selon la *Vie de Virgile* d'Aelius Donatus, composée à Rome vers 350<sup>9</sup>. Il paraît difficile cependant de penser à l'identification authentique de ce personnage, dont on comprend mal comment il aurait pu porter le *cognomen* de Maro, d'ailleurs attribué par Phocas au père naturel du poète<sup>10</sup>. G. Paci suggère un lien entre la publication de la *Vie de Virgile* par Donat et l'inscription : « un texte au contenu fictif inspiré par des informations données par la tradition biographique sur Virgile<sup>11</sup> ». Ce lien peut avoir été suggéré par une homonymie partielle ou totale avec un personnage réellement attesté à Aquilée, où le *cognomen* Maro se rencontre au moins une fois dans l'épigraphie<sup>12</sup>. Comme le propose M. Mayer dans une étude contemporaine, l'identification du beau-père de Virgile pourrait venir renforcer des traditions familiales locales revendiquant un lien avec le prestigieux poète<sup>13</sup>. Cependant, l'hommage rendu n'est pas privé, mais public, puisque la statue était érigée sur le forum. L'hypothèse ingénieuse d'un hommage ample à Virgile, la statue de Publius Valerius Maro étant

accompagnée d'autres statues, dont celle du poète, orientant la recherche vers un programme pour décorer une bibliothèque, un auditorium<sup>14</sup>, manque de points de comparaisons<sup>15</sup>, outre qu'aucun monument de ce type n'est documenté à Aquilée. On est tenté de voir à cet hommage un caractère vraiment public, la communauté civique revendiquant pour elle, en son entier, la parenté avec le poète non seulement illustre parmi les lettrés, mais véritable emblème de la Rome impériale. L'érection de cette statue pourrait alors s'inscrire parmi les manifestations les plus tardives du souci des habitants d'Aquilée de célébrer la gloire antique de leur cité.

Ce goût de l'antiquité est sans doute aussi ce qui a inspiré le gouverneur de *Venetia et Histria* Septimius Theodulus, bien que chrétien, à ériger (ou à restaurer), vers 361, une statue d'Hercule, dont la base a été elle aussi conservée sur le forum<sup>16</sup>. Pour expliquer ce geste, on est tenté d'évoquer non un abandon brutal du christianisme, mais plutôt le souci de conserver un patrimoine artistique et culturel commun, selon des pratiques amplement analysées par C. Lepelley pour la période théodosienne<sup>17</sup>. Pour C. Zaccaria « on ne peut attribuer au pur hasard le fait que ce soit la statue d'Hercule (avec celle d'une autre divinité

<sup>9</sup> C. HARDIE, *Vitae Vergilianae antiquae*, Oxford, 1954, *Vita Donati*, 140-141.

<sup>10</sup> *Ibid.*, *Vita Focae*, 6.

<sup>11</sup> G. PACI, « Virgilio ad Aquileia », *Quaderni Catanesi di cultura classica e medievale* 1 (1989), p. 185-186. En revanche, je ne partage pas les réticences de l'auteur à dater l'inscription au V<sup>e</sup> siècle.

<sup>12</sup> Il est attesté dans l'épigraphie une fois à Padoue (*CIL* 5, 2929) et une fois à Aquilée (*CIL* 5, 8365) (Paci, p. 172).

<sup>13</sup> M. MAYER, « De nuevo sobre el padre Virgilio (A propósito de una inscripción de Aquileya) », *Helmantica* 44 (1993), 281-286.

<sup>14</sup> On pense à celui qui est reconstruit à Milan au début du VI<sup>e</sup> siècle et abondamment évoqué dans l'œuvre d'Ennodius de Pavie.

<sup>15</sup> L'hypothèse est prudemment formulée par Paci et par Zaccaria.

<sup>16</sup> Une partie de cette inscription a été dégagée lors de sondages effectués dans les années 40 par G. Brusin : F. MASELLA SCOTTI, C. ZACCARIA, *art. cit.*, note 5, p. 143-148 ; *AN* 60 (1989), p. 38 avec la première lecture correcte ; la dédicace à Hercule a été trouvée en 1994 : *AN* 65 (1994), p. 330 et fig. 1. Le christianisme de Theodulus est attesté par une inscription sur un calice trouvé dans le Rhin. L'inscription mentionne le titre de *corrector* de *Venetia et Histria*.

<sup>17</sup> C. LEPELLEY, « Le musée des statues divines. La volonté de sauvegarder le patrimoine artistique païen à l'époque théodosienne », *Cahiers archéologiques* 42, 1994, p. 5-13.

dont le nom ne nous est pas parvenu) qui ait été remplacée au milieu du IV<sup>e</sup> siècle pour y demeurer en place jusqu'à l'écroulement définitif du forum d'Aquilée ». De même que le médaillon à l'effigie de Minerve a été conservée lorsque les images des autres divinités étaient remployées ailleurs, la statue d'Hercule a été conservé comme symbolique de la cité elle-même.

L'attachement des autorités au forum d'Aquilée, l'attestation de travaux au moins jusqu'à une période avancée du IV<sup>e</sup> siècle, le culte d'une mémoire civique qui place au premier rang l'histoire de la cité elle-même, tout en y intégrant sa romanité, donnent plus de relief encore à la dispersion de ce patrimoine, dont on peine à croire qu'il ait pu précéder de plus d'un siècle la chute de la cité. Si la chronologie de l'abandon du forum présente encore des points obscurs, il n'en demeure pas moins que le remploi de nombreuses inscriptions dans les fortifications tardives (moins précisément datées qu'on ne le dit souvent), cette « hémorragie systématique de la mémoire civique », comme l'écrit encore C. Zaccaria, contemporaine du pieux respect avec lequel certains éléments choisis ont été conservés sur le forum, révèlent un traumatisme profond.

### **Le culte de la patrie et l'histoire d'Aquilée**

On peut proposer d'interpréter le caractère peut-être exacerbé de la mémoire civique telle qu'elle est cultivée à Aquilée à la lumière des épisodes de l'histoire politique de la ville au cours des deux derniers siècles de l'Empire. Il ne s'agit pas d'examiner les sources littéraires pour identifier un monument de l'archéologie, mais de chercher de manière aussi générale que possible les fondements du prestige dont jouit la cité. Or, au cours de cette enquête, on peut repérer un phénomène de références récurrentes à l'événement en quelque sorte

fondateur que représente la victoire des assiégés d'Aquilée contre l'armée de Maximin le Thrace en 238.

### *L'importance fondatrice du récit d'Hérodien*

La résistance d'Aquilée devant l'armée de Maximin en 238 est un épisode bien connu : à l'annonce de l'élection par le Sénat de trois empereurs, Pupien, Balbin et Gordien III, après l'écrasement des Gordiens par la III<sup>e</sup> légion Auguste, Maximin quitte la frontière danubienne pour se rendre à Rome et mettre fin à la révolte. Entrant en Italie, il met le siège devant Aquilée dont la population, encouragée par les envoyés du Sénat, a pris le parti des nouveaux empereurs. L'abondance des ressources en eau et en nourriture des assiégés, le courage de la population civile qui assume la défense, la protection de Belenus, le dieu tutélaire invoqué par les Aquiléens, permettent à la ville de mettre en échec l'armée assez dépourvue, elle, de ressources, tandis que Pupien parcourt l'Italie pour rallier à sa cause les cités et que Balbin réunit une armée à Ravenne. Une partie des soldats prend alors le parti de mettre fin à la guerre civile en assassinant Maximin et son fils. Présentant la tête des tyrans au bout de piques sous les murailles d'Aquilée, l'armée obtient au moins d'être ravitaillée par les assiégés en attendant que les empereurs soient avertis de la victoire de la civilisation sur la barbarie<sup>18</sup>. À la lecture d'Hérodien, qui consacre tout le dernier livre de son Histoire au récit du siège de la métropole de *Venetia et Histria* et à la chute du tyran, il semble évident que cet épisode militaire apparaît à l'historien tenir à la fois du prodige et de l'*exemplum*. L'attitude des Aquiléens est l'exact contre pied de la politique de Maximin : aux soldats s'opposent les civils, aux

<sup>18</sup> HÉRODIEN, *Histoire*, VIII.

provinces la première ville de l'Italie, à la tyrannie du chef de guerre l'accord unanime des citoyens obéissant aux magistrats délégués par le sénat. Il me semble que le livre VIII d'Hérodien est pour son auteur l'occasion d'une description de la cité idéale, une véritable utopie civique, quintessence de la romanité de la cité, de tout ce que l'historien voit menacé par l'avènement des empereurs militaires et qu'il craint de voir disparaître. Or, le prestige de l'événement, lui a donné sans doute une double postérité. D'une part, le succès durable de l'œuvre d'Hérodien a amplifié l'écho de cet épisode<sup>19</sup>. D'autre part, on peut se demander dans quelle mesure le souvenir de cet exploit ne s'est pas transformé en un modèle de comportement politique pour les autorités civiques d'Aquilée.

#### *L'histoire d'Aquilée dans l'antiquité tardive*

L'histoire politique du IV<sup>e</sup> siècle est en effet parcourue d'épisodes dramatiques qui se déroulent à Aquilée ou dans ses environs immédiats. Il n'est, en particulier, pas de lutte pour l'obtention du pouvoir qui ne concerne directement, à un moment ou à un autre, la métropole de *Venetia et Histria* : en 312, Aquilée est une des cités d'Italie du Nord qui s'oppose à l'entrée de Constantin en Italie<sup>20</sup> ; en 340, la lutte entre Constantin II et Constant se termine aux environs d'Aquilée par la mort de Constantin<sup>21</sup> ; après l'échec de son expédition

illyrienne au printemps de 351, Magnence se réfugie à Aquilée, protégée par un système de fortifications alpines, et c'est en regardant le spectacle du cirque qu'il est surpris par l'arrivée de Constance et prend la fuite pour la Gaule<sup>22</sup> ; en 360, Aquilée ferme ses portes devant l'armée de Julien en route vers l'Illyricum pour affronter Constance, et il faut un long siège, qui dure encore alors que la mort de Constance a rendu la position de Julien légitime, pour que la ville accepte d'ouvrir ses portes au nouvel empereur<sup>23</sup> ; au mois de septembre de 387, le rôle d'Aquilée dans le conflit qui oppose Maxime à Valentinien, puis à Théodose, est difficile à préciser. Seul Zosime nomme la ville, pour en faire la résidence de Valentinien au moment de l'envoi de l'ambassade de Domninus<sup>24</sup>, témoignage qui semble infirmé par une loi donnée par Valentinien à Milan le 8 septembre<sup>25</sup>. Enfin, c'est de nouveau devant Aquilée que se termine l'usurpation de Maxime, lors du troisième combat au cours duquel

JÉRÔME, Chronique 2356. Les autres auteurs (SOCRATE, *Histoire ecclésiastique* II, 5 ; OROSE, VII, 29, 5) ne disent rien d'Aquilée.

<sup>22</sup> Seul Julien développe l'épisode d'Aquilée, dans ses deux panégyriques de Constance (*Orations* 1 et 3) ; les autres auteurs qui relatent le repli de Magnence depuis la Pannonie jusqu'à Lyon ne nomment même pas la ville : EUTROPE, X, 12 ; ZOSIME, II, 43 ; SOZOMÈNE, IV, 4 ; ZONARAS, XIII, 8-9.

<sup>23</sup> AMMIEN, XXI, 5 ; on voit souvent dans une phrase de l'invective de Grégoire de Naziance contre Julien une allusion au siège d'Aquilée : *Oration* 4, 48 : «... une fois au pouvoir, ce ne fut pas une mince affaire pour lui que de parvenir à maîtriser cette armée. » (trad. J. Bernardi, SC 309, p. 153).

<sup>24</sup> ZOSIME, V, 42, 3, p. 309.

<sup>25</sup> *Code Théodosien* VI, 28, 4, éd. Th. Mommsen, p. 289. *PLRE* I, p. 302 propose une datation en février au lieu d'octobre, par exigence de cohérence avec la préfecture de Sallustius. En général (par exemple E. Stein – R. Palanque, p. 205) on considère que Valentinien se trouve à Milan lorsqu'il envoie l'ambassade de Domninus à Maxime et que, à l'annonce du passage des Alpes Cottiennes par l'usurpateur, il fuit vers l'Illyricum et embarque à Aquilée.

<sup>19</sup> L'*Histoire Auguste* relate à trois reprises le siège d'Aquilée, décalquant la première fois son récit de celui d'Hérodien. Le seul ajout est l'épisode des femmes d'Aquilée donnant leurs cheveux pour tresser des cordes aux arcs, lui aussi rapporté trois fois et, dans le dernier récit, attribué à Dexippe : Maximini Duo, XXII-XXXIII, Maximus et Balbinus XI, 2-3 ; Maximus et Balbinus, XVI, 4-5.

<sup>20</sup> NAZARIUS (*Pan.* 10, 27, 1) et l'auteur du *Pan.* 9, 11, 1.

<sup>21</sup> A. CALDERINI, *Aquileia Romana. Ricerche di Storia e di Epigrafia*, Milan, 1930, p. 70 : *Epit. De Caes.* 41 ; EUTROPE, X, 9, 2 ; CASSIODORE, *Hist. Trip.* IV, 4 (SOZOMÈNE) ;

s'affrontent ses troupes et celles de Théodose. Comme Magnence autrefois, le tyran s'est réfugié dans la ville, fuyant les armées victorieuses de Théodose<sup>26</sup>. En 423, Aquilée se trouve de nouveau mêlée aux luttes pour le pouvoir lorsque Théodose décide de mettre fin à l'usurpation de Jean. Toutes les sources n'impliquent pas Aquilée dans les combats qui opposent les troupes byzantines à celles de Jean<sup>27</sup>. Selon les récits de Socrate, de Philostorge et de Procope, l'armée de terre conduite par Aspar suit la route adriatique à partir de Salone et le jeune César et sa mère s'installent à Aquilée. Seul Philostorge évoque à ce propos une campagne militaire, au demeurant sans opposition. Les sources s'accordent pour situer à Ravenne la défaite et la capture de Jean, trompé par la confiance qu'il avait accordée à Ardaburius, tombé entre ses mains. La conclusion diffère selon les trois auteurs. Pour Socrate, Valentinien était au cirque lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de Jean, et invita alors le peuple à abandonner ces plaisirs pour se rendre dans les églises et y rendre grâce à Dieu de la victoire<sup>28</sup>. Pour Philostorge, Jean est envoyé à Aquilée, à Placidia et Valentinien. Là, on lui coupe la main en guise de punition, puis on le décapite<sup>29</sup>. Procope enfin raconte le sinistre récit qui a la

faveur des historiens modernes<sup>30</sup> : Jean est conduit à l'hippodrome d'Aquilée avec une main coupée, et il est contraint de chevaucher sur un âne ; puis après avoir souffert de nombreux mauvais traitements de la part des acteurs, il est mit à mort<sup>31</sup>. Valentinien et sa mère se trouvent encore à Aquilée en juillet 425 lorsqu'est promulguée la loi qui abolit les actes du règne de Jean<sup>32</sup>.

Aux troubles suscités par les ambitions des candidats à l'empire s'ajoutent dès le tout début du V<sup>e</sup> siècle les menaces barbares. Entre 401 et 410, les deux campagnes de l'armée d'Alaric affectent douloureusement la région, sans que nous ayons aucune information spécifique à la ville elle-même<sup>33</sup>. La seule mention du nom d'Aquilée est

<sup>30</sup> A. CALDERINI, *Aquileia Romana*, p. 84 ; E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, éd. par J.-R. PALANQUE, Paris, 1949-1959, 3 vol., p. 284.

<sup>31</sup> PROCOPE, *De Bello Vandalico* 1, 3, 8-9 (éd. Haury, p. 29).

<sup>32</sup> SEEK, *Regesten*, p. 5, 350.

<sup>33</sup> PHILOSTORGE, *Histoire ecclésiastique*, 11, 2 ; CLAUDIEN, *Bell. Goth.*, 562 parle de la défaite de Stilicon au Timavo sans citer la ville. Rufin, dédicant à Chromace sa traduction de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée et sa continuation jusqu'au règne de Théodose, rapporte que c'est l'évêque qui lui a demandé de réaliser ce travail, afin que « au temps où Alaric, commandant des Goths, franchissant les *Claustra* de l'Italie, diffusait une maladie mortelle et dévastait les champs et les hommes en long et en large, soit apporté un remède au peuple qui lui était confié, si bien que l'esprit abattu, en demandant d'entendre les nouvelles des *res gestae*, obtienne l'oubli des maux en train de se réaliser » : TURANUS RUFINUS, *In libros historiarum Eusebii prol.*, éd. Th. Mommsen, *Die griechischen christlichen Schriftsteller* 9, *Eusebius Werke* II, 2, p. 951 = *CCsl* 20, p. 267. Chromace étant mort avant 408, Rufin fait allusion à la descente en Italie de 401, mais ses propos ne supposent pas qu'Aquilée soit directement atteinte. Dans son apologie contre Rufin, à la même époque, Jérôme reproche à son adversaire de prétexter la difficulté des temps pour se dérober à ses adversaires en se dissimulant à Aquilée. Là encore, rien qui évoque une attaque directe sur la ville, encore moins un siège, bien au contraire : JÉRÔME, *In Rufinum* 3, 21, interprété à tort comme siège d'Aquilée par Calderini, *Aquileia romana*, p. 83, généralement repris ; Dans

<sup>26</sup> PACATUS, *Panegyrique de Théodose*, 38-39, 2 ; SOCRATES, *Histoire ecclésiastique* V, 11 ; Th. Mommsen, *Chronica Minora* I, 649, n° 523 : « *Occisus est Maximus tyrannus [Aquileia]* » ; la mention d'Aquilée est ajoutée par une main postérieure.

<sup>27</sup> OLYMPIODORE, *fragm.* 43 (*FHG* IV 68) ; *Chron. Pasch.* 425, Olympiade 301, signale seulement l'élévation de Valentinien à l'empire, sans mention de Jean, ni de Ravenne ou Aquilée, PROSPER, *Chron.* 1289 sans mention d'Aquilée ni du genre de mort de Jean ; *Chron. Gall.* 99, p. 658, sans mention d'Aquilée et localisant la défaite de Jean à Ravenne ; HYDACE, *chron.* 85.

<sup>28</sup> SOCRATES, VII 23 (= CASSIODORE, *Hist. Trip.* XI, 18).

<sup>29</sup> PHILOSTORGE, *Hist. Eccl.* XII, 13.



encore le fait de Zosime, selon qui, lors de son retour en Italie en 408, Alaric « dépasse en hâte Aquilée et les villes de Concordia et Altinum<sup>34</sup> », sans que l'historien grec évoque une attaque spécifique de la ville. La prise d'Aquilée par Attila est le dernier événement de cette longue série. Le récit en est fait par Priscus, repris au milieu du VI<sup>e</sup> siècle par Jordanès et Procope<sup>35</sup>. Ils partagent en particulier l'anecdote restée célèbre de la prise de la ville : Attila est sur le point de renoncer à prendre la ville qui se défend avec l'énergie du désespoir, lorsqu'il observe le comportement d'un père cigogne qui prend sur son dos les oisillons pour les éloigner, abandonne son nid construit sur une tour de la muraille. Le sagace roi des Huns comprend à la lumière de ce signe<sup>36</sup> que les habitants de la ville sont au bout de leurs ressources, et lance l'assaut décisif. Procope ne s'étend pas sur les ravages subis par la cité, tandis que Jordanès précise que les hommes d'Attila dévastèrent cruellement la cité et la laissèrent à l'état de ruine.

Il y a un contraste frappant entre le retentissement que ce dernier événement a eu dans le temps, son importance s'amplifiant au cours des

siècles jusqu'à marquer la date canonique de la disparition de la cité, et le silence des sources occidentales. Ni la chronique gauloise qui s'achève en 452, ni Prosper d'Aquitaine, pourtant exact contemporain des événements, ne parlent d'Aquilée<sup>37</sup>. Ennodius de Pavie au tournant du siècle, Cassiodore pendant le royaume gothique, parlent de la métropole de *Venetia et Histria*, sans rien mentionner des événements qui ont pourtant dû la bouleverser. L'épisode apparaît pour la première fois dans les sources dans la chronique gauloise de 511<sup>38</sup> mais il n'est repris systématiquement et développé que bien plus tard<sup>39</sup>. Paul Diacre en donne le récit, faisant durer le siège pendant trois ans et y ajoutant l'épisode de la vierge Dugna qui se jette dans le fleuve pour échapper au déshonneur<sup>40</sup>. Plus tard encore, les chroniques vénitienes des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècle datent de ce siège la mort de la cité antique<sup>41</sup>.

*D'Hérodiens à Ausone : « non erat iste locus »*

À la lumière de l'hypothèse selon laquelle l'histoire politique d'Aquilée est informée par le souvenir conscient de l'épisode glorieux de 238, on

un de ses sermons, Chromace évoque la réalité des combats lorsqu'il parle, pour exposer le sens de la rédemption des chrétiens par le Christ, des « *Romani qui de captivitate barbarica, dato pretio, liberantur* » : CHROMATIUS, *Serm.* 12, SC 126, p. 224. Comme on le voit, l'allusion est tout à fait générique.

<sup>34</sup> ZOSIME, V, 37.

<sup>35</sup> JORDANES, *Histoire des Goths*, 42 ; MARCELLINUS COMES, *Chronicon, ad an. 452*, 3 ; PROCOPPIUS, *De bello vandalico*, 1, 4, 30-35, Haury p. 329-330. Sur l'origine commune des deux récits : R. C. BLOCKLEY, 1981, 1, p. 115-116.

<sup>36</sup> Comportement particulièrement frappant puisque « il y a chez les oiseaux une loi antique inscrite sur les tables des cigognes : Quand le père cigogne a mis en état de voler tous les cigogneaux en les nourrissant, les petits doivent à leur tour nourrir leur père » (ARISTOPHANE, *Les Oiseaux*, 1353-1356) ; cette réputation des cigognes est connue d'Aristote, *Histoire des animaux* IX, 13.

<sup>37</sup> Le « *Aquileia fracta est* » est un ajout du VII<sup>e</sup> siècle (MGHaa 9, p. 482 et p. 492) ; cf. *Chronica gallica a. CCCCLII, ibid.*, p. 662.

<sup>38</sup> *Chronica gallica a. DXI* (« *Regrediens Attila Aquileiam frangit* », *ibid.*, p. 663) dont l'information ne coïncide pas exactement avec les autres.

<sup>39</sup> La mention dans les *Consularia Italica*, 568 (« *Aquileia et Mediolanum et nonnullae aliae urbes ab Attila ne subuersae* », MGHaa 9, p. 302) est un ajout du VII<sup>e</sup> siècle à la chronique de Prosper d'Aquitaine (*ibid.*, p. 266-267). On retrouve ensuite le fait mentionné chez Agnellus de Ravenne, Paul diacre et les auteurs plus tardifs.

<sup>40</sup> PAULUS DIACONUS, *Hist. Rom.*, XV, 7-9.

<sup>41</sup> Pour une évaluation critique mesurée de l'impact de la prise de la ville par Attila, A. CALDERINI, *Aquileia romana*, p. 86-90 ; pour les chroniques plus tardives : F. BERTINI, « *Attila nei cronisti e negli storici del Medioevo latino* », *Attila flagellum dei*, 229-241.



peut proposer deux pistes d'analyse de cette série d'événements. Il s'agit en premier lieu de vérifier dans quelle mesure les narrateurs eux-mêmes peuvent avoir été guidés par l'image d'Aquilée telle qu'elle est représentée dans le récit d'Hérodien. Ensuite, s'interroger sur le rôle éventuel de ce souvenir sur la politique adoptée par les autorités municipales.

Ce n'est pas le lieu ici de chercher à nuancer les différents aspects du rôle d'Aquilée mis en œuvre dans ces épisodes, trop souvent interprétés sommairement comme la marque de son importante stratégique<sup>42</sup>. On notera seulement que la ville elle-même ne joue pas toujours un rôle militaire. Elle arrête l'armée de Julien en 360 (à l'initiative de légions qui n'ont aucun rapport avec la cité<sup>43</sup>) et celle d'Attila en 452, mais elle ne persiste pas à fermer ses portes devant Constantin en 312, et n'offre aucune résistance à Magnence en 351, ni à Maxime ou, peut-être, à Théodose en 387<sup>44</sup>. Elle peut être simple résidence impériale, une ville « voluptueuse et opulente », un « marché italien, situé près de la mer, très florissant et regorgeant de richesses » où Maxime s'installe pour l'été, où il « donne à ses passions » les heures gagnées sur la défaite inéluctable<sup>45</sup>. Elle peut être encore simple point d'embarquement pour Valentinien, ou une mention géographique sans rapport direct avec les

événements dans le cas de la victoire de Constantin sur Constantin<sup>46</sup>.

À examiner de près les différentes façons qu'ont les historiens antiques de traiter de l'histoire d'Aquilée, on découvre que trois d'entre eux, Ammien, Eunape et Priscus lui donnent un relief particulier.

À bien des égards, le récit d'Ammien doit se lire en référence à celui d'Hérodien. Les deux auteurs mentionnent la prospérité d'Aquilée, l'un avec éloquence, l'autre très sobrement. Dans les deux cas, la fermeture d'Aquilée est une manifestation d'hostilité à l'égard d'un pouvoir jugé illégitime, mais en 238, il s'agit d'un empereur rendu illégitime par l'exercice de la tyrannie, alors qu'en 360, il s'agit d'un prétendant au trône considéré comme un usurpateur. Dans les deux cas, la résistance d'Aquilée est considérée avant tout comme un acte politique, représentatif de l'attitude de l'ensemble de l'Italie pour des empereurs qui sont, à des titres divers, étrangers à la péninsule (Maximin parce qu'il est thrace, Julien parce qu'il est grec) mais, en 238, Aquilée est effectivement suivie par toutes les villes d'Italie, alors qu'en 360, elle est rigoureusement isolée. Dans les deux cas, l'initiative n'est pas prise par les habitants de la ville, mais par des représentants du pouvoir ; néanmoins, dans le premier cas, il s'agit d'envoyés du sénat, dans le deuxième, de militaires. D'ailleurs, dans le récit d'Hérodien, la défense est assurée par des civils, alors que, dans celui d'Ammien, l'événement militaire oppose deux armées professionnelles, dont la plus compétente est à l'intérieur de la ville. La fin de l'épisode est

<sup>42</sup> A. Calderini, *Aquileia romana*, p. 85.

<sup>43</sup> Il s'agit de deux légions et une cohorte d'archers, jusqu'alors stationnées à Sirmium, et renvoyées en Gaule par Julien parce que soupçonnées d'être restées trop favorables à Constance.

<sup>44</sup> ZOSIME, IV, 43-46. Les contradictions des différents récits ne permettent pas de savoir s'il a été fait prisonnier dans la ville ou à quelque distance. *Epit. De Caes.*, 48, 6 ; OROSE, VII, 34-35 ; SOZOMÈNE, *Hist. Eccl.* VII, 13-14 ; SOCRATES, *Hist. Eccl.* V, 11-14 ne disent mot d'Aquilée.

<sup>45</sup> JULIEN, *Constance ou de la royauté* (Or. 3 [2]), 17.

<sup>46</sup> A. CALDERINI, *Aquileia romana*, p. 70-71, considère que Constantin II a rencontré à Aquilée la première opposition à son entreprise. Eutrope, qui est le seul à évoquer, en quelques mots, la bataille elle-même, ne précise pas que les *duces* de Constance étaient stationnés à Aquilée.

tissée du même mélange de ressemblances forcées et de différences fondamentales. En effet, dans les deux cas, la ville résiste jusqu'au bout à ses assaillants, victorieusement, et n'ouvre ses portes que volontairement, mais en 238, elle a obtenu l'élimination physique du tyran, en 360, elle doit reconnaître la légitimité de celui qu'elle prenait pour un usurpateur. Certes, le ressort est le même dans les deux situations : être fidèle à la plus forte légitimité. Mais les habitants d'Aquilée combattent pour une juste cause en 238, pour une cause perdue d'avance en 360.

Au delà de l'analyse littéraire, on peut se demander si la décision politique de s'opposer à Julien n'a pas été, elle aussi, inspirée par le souvenir du siège héroïque. Aquilée a choisi trop souvent une position politique identique pour qu'on ne puisse, au moins, se poser la question.

L'épisode de la défaite de Maxime a inspiré à Ausone, le rhéteur bordelais, de placer Aquilée parmi les cités glorieuses de l'Empire. Citée à la neuvième place, Aquilée y est évoquée comme « une ville illustre par son port et par ses murailles ». Ce troisième vers du poème est celui qui est systématiquement cité pour illustrer la gloire d'Aquilée, associée dans une même œuvre à Rome, Constantinople, Alexandrie, Carthage. Parfois, on l'évoque pour signaler le commencement de sa décadence, puisque la ville n'est plus, comme chez Hérodien, « la première cité d'Italie ». Mais de tels commentaires sont sourds aux paroles mêmes du poète :

*Non erat iste locus : merito tamen aucta recenti,  
nona inter claras Aquileia cieberis urbes,  
Itala ad Illyricos obiecta colonia montes,  
moenibus et portu celeberrima. Sed magis illud  
eminet, extremo quod te sub tempore legit,  
solveret exacto cui sera piacula lustru  
Maximus, armigeri quondam sub nomine lixa.  
Felix, quae tanti spectatrix laeta triumphi*

*punisti Ausonio Rutupinum Marte latronem.*

Ausone n'est pas dupe de la situation réelle d'Aquilée, mais dans la lignée d'une vénérable tradition, il superpose à la ville réelle – dont il ne dit rien qu'on ne trouve déjà chez Strabon – le souvenir de la cité héroïque qui mérite sa place parmi les villes de l'Empire par les hauts faits qui se déroulent sur son sol. Spectatrice de la victoire, elle y participe encore par son identification à l'Italie, l'Ausonia des poètes (le brigand de Rutupia est vaincu par un Mars ausonien).

### **Conclusion : l'Église d'Aquilée, héritière de la mémoire de la ville ?**

En première analyse, l'Église d'Aquilée semble devoir être récusée comme héritière des traditions d'Aquilée. À certains égards, l'Église d'Aquilée appartient aux communautés qui se sont développées en marge du corps civique. Certes, certains chrétiens d'Aquilée ont été assez riches, dès le IV<sup>e</sup> siècle, pour contribuer aux mosaïques de pavement<sup>47</sup>, mais il faut attendre 362/368 pour rencontrer un gouverneur chrétien, ce Septimius Theodulus qui fait ériger sur le forum une statue d'Hercule<sup>48</sup>. L'atteste sans doute aussi la construction du groupe cathédral à la périphérie de la cité, à un moment où, comme nous l'avons vu les travaux sur le forum attestent la vitalité des traditions civiques<sup>49</sup>. Bien que la ville soit fréquemment

<sup>47</sup> Encore faut-il souligner qu'une des caractéristiques des offrandes des pavements de mosaïque est souvent leur modestie : J.-P. CAILLET, *L'évergétisme monumental chrétien en Italie et à ses marges*, Rome, 1993, p. 123-192.

<sup>48</sup> Sur la place modeste de l'aristocratie chrétienne à Aquilée, voir Ch. PIETRI, « Aristocratie et société cléricale l'Italie chrétienne au temps d'Odoacre et de Théodoric », *MEFRA* 93, 1 (1981), p. 417-467.

<sup>49</sup> P.-A. FÉVRIER, « Remarques sur le paysage d'une ville à la fin de l'Antiquité. L'exemple d'Aquilée », *Antichità altoadriatiche* 19 (1981), p. 163-212.

résidence impériale, rien n'indique que l'Église a bénéficié directement de la protection impériale et son histoire n'est jamais mêlée à celle des empereurs et de la cité<sup>50</sup>. Les chroniques ecclésiastiques commencent toutes après le IV<sup>e</sup> siècle, et elles ne font aucune référence à l'histoire romaine d'Aquilée. Il faut attendre la fin du V<sup>e</sup> siècle, après donc la grande catastrophe d'Attila, mais aussi, au moment où elle est devenue assez puissante pour être complètement autonome de Milan, pour avoir d'autres lumières sur la mémoire et les traditions chrétiennes d'Aquilée. Or, à partir de cette époque (fin du V<sup>e</sup> siècle), on peut reconnaître dans l'histoire de l'Église d'Aquilée des traits évocateurs de l'histoire de la cité païenne. J'ai remarqué dans ma thèse la constance avec laquelle l'Église d'Aquilée choisit de défendre dans un splendide isolement des causes perdues, en soulignant le parallèle entre son attitude en 501/502, lors du schisme laurentien, et son entêtement dans la défense des Trois Chapitres<sup>51</sup>. Ces choix ne sont-ils pas un écho des grandes décisions politiques d'Aquilée aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles ?

En ce domaine, un trait caractéristique me paraît être le conservatisme profond des évêques d'Aquilée. L'affaire des Trois Chapitres est l'occasion de révéler avec quelle ferveur l'Église d'Aquilée revendique un rôle de gardien de traditions conservées sur place, prêt à s'opposer sur ce

point à Rome, à Milan et à Constantinople. Cet attachement aux traditions n'est bien sûr pas distinctif d'Aquilée ; c'est à Vérone qu'ont été conservés les manuscrits traduits à l'occasion de ce débat, qui attestent de cette passion précoce pour les archives, sur un modèle largement développé à Rome. Mais à Rome, Pierre et Paul ont pris la succession de Romulus et Remus sans solution de continuité et, à Vérone, la ville s'enorgueillit en même temps de son Église et de son histoire politique, tandis qu'à Aquilée, les ressources de la mémoire ecclésiastiques semblent se substituer au souvenir du passé civique, sans autre point de contact entre les deux que la similitude des comportements, comme s'il y avait un renoncement au patrimoine romain, une véritable solution de continuité.

Le « *non erat iste locus* » d'Ausone trouve un écho cruel, un siècle plus tard, sous la plume d'Ennodius de Pavie qui évoque l'envie qui ronge certaines cités d'Italie devant la gloire qui rejaillit sur la petite ville de Pavie à travers son saint évêque Epiphane, alors que chez eux, les pontifes ne peuvent se réclamer que d'une vaine jactance métropolitaine<sup>52</sup>. Sans qu'Aquilée soit nommée, on comprend que son attitude schismatique, si elle lui permet de se distinguer des autres cités d'Italie, n'est plus pour les observateurs source de gloire, mais d'opprobre. Les distorsions de la mémoire ne peuvent assurer la vitalité de la cité.

Toutes ces remarques concourent à souligner la singularité de l'histoire d'Aquilée et l'importance du traumatisme causé par l'abandon d'une partie de la cité, celui du forum, quelle que soit la

<sup>50</sup> À l'exception très particulière du concile d'Aquilée, dans lequel Ambroise joue un rôle plus important que l'empereur : N. B. MCLYNN, *Ambrose of Milan. Church and Court in a Christian Capital*, Berkeley, Los Angeles, Londres, 1994, p. 124-137.

<sup>51</sup> Ces affirmations ne font sans doute pas l'unanimité des spécialistes de l'histoire d'Aquilée chrétienne. Je pense les avoir démontrées en partie dans *La chrétienté de l'Italie du Nord au VI<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris IV en 1990, et plus complètement dans une version profondément remaniée et largement complétée de ce travail, à paraître prochainement.

<sup>52</sup> ENNODIUS, *Vita Epifani*, 42, *MGHaa* 7, p. 89 : *aliquos tamen magnarum urbium incolas edax consumebat invidia, quos tantum oppidi Ticinensis angustia habere meruisset antistitem, cum apud ipsos sola pontifices metropolitanae iactantiae uocabula tuerentur.*

façon ont on articule cette évolution avec la destruction de la ville par Attila. Pendant plus d'un siècle, avant que la ville soit abandonnée par les autorités ecclésiastiques, elle semble s'oublier elle-même, se séparer de son propre passé. Certes, on retrouve des comportements « typiquement aquiléens », mais on ne trouve plus de référence explicite à la ville romaine. En précisant que cet oubli est antérieur à l'abandon du site, on peut émettre l'hypothèse qu'il en est l'une des causes. Les

habitants de la ville, dans un travail de deuil préventif, entreprennent de se forger un autre passé, tout entier chrétien. Ce qu'ils ont conservé, les reliques des martyrs, la mémoire liturgique, l'attachement à un patrimoine théologique, sera le terreau de leur nouvelle histoire, celle d'une Église apostolique.

Claire Sotinel

Université de Bordeaux 3–Michel de Montaigne